

## Henri Meschonnic 1932-2009



(Photo Ute Heidmann, Dorigny octobre 2007)

Alors que venaient de paraître un recueil de poèmes : *De monde en monde* (Arfuyen, janvier 2009) et un essai : *Pour sortir du postmoderne* (Klincksieck, mars 2009), notre ami et collègue Henri Meschonnic est décédé à Paris, le mercredi 8 avril 2009. Notre tristesse s'accompagne d'une pensée pour Régine, sa « compagne de travail », comme il le rappelle au début de *Vivre poème* en ajoutant : « Hugo avait déjà dit que tout homme a auprès de lui une femme qui fait la moitié de son œuvre ».

Poète, traducteur, professeur de linguistique à l'Université de Paris VIII Vincennes-Saint Denis, Henri Meschonnic était docteur honoris causa de notre Université. Dans son allocution de remerciement, il disait avec son inimitable humour : « C'est à partir du poème que [...] je traverse, à ma manière, les disciplines, pour transformer toute la théorie du langage, dans le plaisir et le comique de la pensée, qui me rend insupportable à certains. Mais tout se paie. Et aujourd'hui, j'en reçois le prix ». Il est l'auteur d'une quarantaine de livres qui

relèvent de domaines du savoir aussi différents que la théorie du langage et de la traduction, l'écriture poétique et la traduction de la Bible, l'analyse des textes littéraires et celle des textes philosophiques. Cette diversité créatrice est, chez cet immense penseur, dominée par la très profonde cohérence d'une œuvre au sens plein du terme. Ses essais sur les textes littéraires, en particulier sur ce qu'il appelle *le poème* et qu'il oppose à la *poésie*, sont inséparables de son activité d'écrivain : une dizaine de livres de poésie, dont *Dédicaces proverbes* (Prix Max-Jacob en 1972), *Voyageurs de la voix* (Prix Mallarmé en 1986) et *Et la terre coule* (Prix Nathan Katz en 2006). Ces mots de *Vivre poème* (2006) disent tout de cette *pensée du continu* qui atteint chez lui une incroyable cohérence : « Toute ma vie est dans mes poèmes, mes poèmes sont le langage de ma vie. C'est par eux que je vais d'inconnu en inconnu. Ils me font plus que je les fais. Et ils sont reconnus par ceux qui sont du même côté du langage, du même côté de la vie que moi ». Bien que ses poèmes « tiennent moins de place que le reste de [s]on travail », ce sont eux qui lui ont fait traduire la Bible comme il l'a traduite, qui lui ont permis de penser le langage, la littérature et la traduction comme il nous aide à les penser : « Pour moi, un poème est ce qui transforme la vie par le langage et le langage par la vie ». Cette phrase résume le propos d'un de ses plus beaux livres : *La Rime et la vie* (2006).

Henri Meschonnic nous a enseigné avec force que la théorie du langage est inséparable de l'étude des textes littéraires et d'une théorie de la traduction (*Poétique du traduire*, 1999 ; *Ethique et politique du traduire* 2007), elle-même inséparable d'une pratique de traducteur de Kafka, de Celan et de Shakespeare, et surtout de la Bible : *Les Cinq Rouleaux* en 1970, *Jona et le signifiant errant* en 1981, *Gloires, traduction des Psaumes* en 2001, *Au commencement, traduction de la Genèse* en 2002, *Les Noms, traduction de l'Exode* en 2003, *Et il a appelé, traduction du Lévitique* en 2005 et *Dans le désert, traduction du livre des Nombres* en 2008. Le grand apport d'Henri Meschonnic est de nous avoir fait comprendre que la littérature et la traduction sont les deux activités « les plus stratégiques pour comprendre ce qu'on fait du langage. Ce

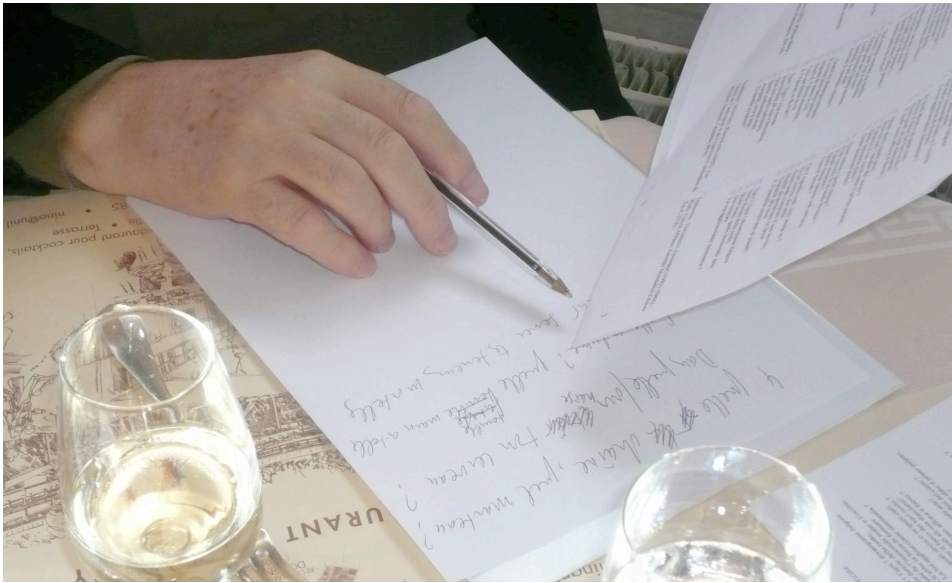
comprendre-là n'est autre que la théorie du langage. A condition de ne pas faire comme les linguistes qui sont sourds à la littérature » (*Poétique du traduire* 1999).

En le voyant traduire des textes de Franz Kafka et de William Blake et en travaillant avec lui, à l'occasion de deux inoubliables ateliers, dans le cadre du Centre de recherche en *Langues et littératures européennes comparées*, nous avons vu en action son génie des langues et des textes, découvert ses capacités d'écoute et d'accueil des suggestions, sa constante recherche d'une cohérence de l'acte de traduire. Nous avons ainsi définitivement compris que « Traduire ne peut pas éviter d'impliquer une théorie du discours » (1999). Nous avons compris que, tache aveugle de bien des théories littéraires, la traduction renverse les théories statiques du texte : « Ainsi une traduction n'est-elle qu'un moment d'un texte en mouvement. Elle est même l'image qu'il n'est jamais fini. Elle ne saurait l'immobiliser ». Ou encore : « La traduction est le mode le plus banal, le plus admis, le plus visible des transformations qui font qu'un texte est toujours le même et un autre ». La grande leçon qui découle de cette position est particulièrement stimulante : « Ce qui bouge dans un texte, et par lui, c'est les notions de langage qu'il met en œuvre, qui se modifient selon la reconnaissance du texte, autant que le texte se modifie selon la transformation des notions avec lesquelles on le lit. À travers le bougé d'un texte, c'est la notion de texte elle-même qui bouge ».

« Le langage étant ce dans quoi, par quoi, on pense et on vit une *vie humaine*, et au sens où, comme dit Benveniste, "le langage sert à vivre", je pose en principe que si on ne pense pas le langage, on ne pense pas, et on ne sait pas qu'on ne pense pas. On vague à ses occupations ». C'est sur ces mots que s'ouvre *Un coup de Bible dans la philosophie* (2004). Toute la densité et le tranchant de son sens de la formule, de son écriture aphoristique sont là, dans un rythme unique par la force, la précision et l'érudition qui sous-tend chaque phrase. Cette œuvre est toute entière dans l'exergue d'Ernst Bloch : « Penser, c'est dépasser. Le meilleur dans la religion, c'est qu'elle engendre des

hérétiques ». Henri Meschonnic n'a cessé de penser en dépassant, d'enseigner en hérétique, déstabilisant les certitudes et les frontières disciplinaires par sa traduction de la Bible, par *Le Langage Heidegger* (1990) prolongé par le décapant *Heidegger ou le national-essentialisme* (2007). Il suit une autre voie, profondément attentive à l'écriture poétique, dans un livre au titre admirable : *Spinoza poème de la pensée* (2002). Henri Meschonnic a été hérétique aux yeux des linguistes, en faisant de Wilhelm von Humboldt un « anti-saussurisme » et un « anti-Chomsky » qui démontre que « le langage déborde la linguistique ». Les linguistes ne l'ont pas écouté quand il insistait sur la nécessité de reprendre les travaux d'Emile Benveniste là où la maladie les avait interrompus, fin 1969, au seuil de l'élaboration de sa « translinguistique des textes, des œuvres » (*Problèmes de linguistique générale*, 1974). Avec Humboldt et Benveniste, c'est une pensée du discours et du langage qu'Henri Meschonnic défendait contre les tendances logiciennes et grammaticales.

Tout a commencé en 1970, avec *Pour la poétique*, livre qui garde toute sa force critique ; tout vient de s'interrompre avec *Dans le bois de la langue* (octobre 2008). Mais rien ne s'achève, en fait, car Henri Meschonnic nous a donné une œuvre dont la lecture ne laisse personne en repos, une œuvre qui enseigne que le travail de la pensée est inséparablement critique, éthique et politique. Une œuvre qui oblige à *penser ensemble* les domaines encore compartimentés des sciences de l'homme et de la société : « La poétique ne se comprend pas hors de la pratique théorique, de l'expérimentation dans le traduire [...] n'est pas séparable des poèmes [...] ni de la lecture » et il ajoutait : « Théorie, traduction, poèmes, lecture sont en interaction dans le politique » (*Pour la poétique II*, 1973). Parviendrons-nous à faire entendre et à être à la hauteur de l'exigence de ce qu'il définit comme le *principe poétique* « qui fait du texte entier comme discours, historicité et subjectivité indissociables, l'unité » (1999) ? Il faudra, pour cela, lire et relire Meschonnic maintenant que ce « vivre poème » vient de s'achever et que le rythme de sa voix, son rire et son sourire nous manquent déjà.



*(En traduisant Blake. Photo Ute Heidmann, Dorigny octobre 2007)*

Jean-Michel Adam & Ute Heidmann  
(Université de Lausanne)